

DENISE COLOMB rêve



Denise Colomb, *La Défense*, Photographie, 1983
© Ministère de la Culture

Où diable et quand donc Denise Colomb rêve-t-elle? Est-ce dans les flaques d'eau des jardins et pavés de Paris¹, est-ce durant ses nuits? J'hésite, et tranche: c'est bien dans la flaque, où l'on s'enfonce dans la nuit de l'innommable, où l'espace se dissipe et se délite, où la fantasmagorie s'élabore et nous contraint à nous incliner devant elle. Et puis, j'ouvre à nouveau les Nuits de Michel Leiris, Nuits sans nuit et quelques jours sans jours, et le pendule de ma conviction oscille: le rêve chez tous deux est l'expression ludique de l'envers du réel — non pas un autre merveilleux auquel on accéderait par les portes de corne et d'ivoire. Volonté de comprendre, chez tous deux, volonté d'exister dans tous les moments, si fragiles fussent-ils, où la parole de l'homme donne à ce dernier consistance et exigence. Ce qui m'émeut dans les rêves de Denise Colomb, c'est qu'étant femme, le travail du temps en elle y est plus perceptible, plus réfléchi, c'est en somme qu'elle ne s'est octroyé le plaisir et l'inquiétude de s'y abandonner, soudain, que devenue une «dame d'un autre âge» — formule toute faite que je prononce, par à peu-près: une dame de mon âge.

Jacqueline Chénieux

1. dont nous avons montré quelques-unes dans *Pleine Marge*, n° 2, décembre 1985.

Nuit du 10 février 1993

Je viens chercher des papiers dans une administration quelconque. Je me trouve seule à l'intérieur d'une immense salle aux murs marron. Elle est meublée de quelques bureaux en bois foncé sans aucun papier dessus. À la sortie, une femme est sur la deuxième marche d'une échelle. Je veux lui demander mon chemin; elle commence à me l'expliquer en montant d'une marche à chaque phrase, ce qui fait que j'entends de moins en moins et finalement elle me crie «Je vous accompagne». En chemin elle me demande où je désire aller exactement. Mon but était de faire des courses dans un quartier que je connaissais bien pour en avoir rêvé. Un quartier bien défini, avec ses rues très étroites, tortueuses, mal pavées. Les petites boutiques sont serrées les unes contre les autres. Les marchandises débordent sur la chaussée sans trottoir. Cela ressemble un peu à des souks. Dans mes rêves précédents, je ne savais pas non plus comment atteindre cet endroit que j'aimais beaucoup. Cette nuit encore, je ne sais pas comment le rejoindre. Mon accompagnatrice me demande si je me souviens de la station de métro la plus proche. Je pense à Saint-Paul, mais je lui indique avec hésitation: Passy ou Muette. Chemin faisant, nous arrivons dans un tunnel que je reconnais; il est assez large et voûté d'une belle architecture début gothique. Je dis à ma compagne que, en passant par là, j'ai été agressée déjà trois fois. En moi même et toujours dans le rêve, je me dis «Tu exagères, tu l'as été, c'est vrai, mais une fois seulement». Nous arrivons, je la remercie, mais où suis-je donc?

Nuit du 8 mai 1993

Grande pièce obscure. Je ne sais pas qui était avec moi. Nous formions un petit groupe assis par terre, on pourrait dire blotti dans le coin en entrant. Au fond de la pièce, un rideau foncé, à

fond marron et motifs diffus. Ce rideau couvre tout le mur. La pièce est vraiment foncée. Nous discutons du départ inattendu d'une jeune fille blonde que nous logions. Un homme accroupi derrière moi se mêle à la conversation. Je ne l'avais pas vu entrer. Il commence à poser des questions sur la jeune fille; les questions se font de plus en plus précises et même embarrassantes. Je commence à m'énerver et lui demande au nom de qui et de quoi il pose toutes ces questions. Au même moment, à l'autre bout de la pièce, sort du rideau une grande belle femme aux cheveux flamboyants. Elle dit «Oh pardon» et se retire. Notre groupe est toujours dans la même position. L'homme dit alors: «Vous voyez bien». Je me demande en quoi je puis être responsable de ce qui vient de se passer et donc pourquoi cet interrogatoire.

Nuit du 20 octobre 1993

Je me promène dans un espace tout blanc; j'arrive dans une pièce toute blanche. À part deux lits placés perpendiculairement, la pièce est vide; dans le lit, sur le mur du fond, un homme est couché, endormi; son visage calme, agréable, orné d'une barbe grisonnante émerge du drap blanc. Dans l'autre lit, dort un garçon d'une dizaine d'années. Je m'émerveille et me dis «Voilà la chambre idéale pour un père et son fils». Puis je sors par une porte-fenêtre et je suis un chemin très étroit taillé dans la craie. Je fais quelques pas et j'entends corner pimpon, pimpon; une voiture de pompiers! Je me colle au mur pour la laisser passer. Regardant autour de moi, je ne vois qu'une suite de minuscules sentiers érodés et je me demande comment une voiture de pompiers pourrait passer par là, surtout que le tracé des sentiers n'est pas droit mais sinueux; ils ondulent le long de cette colline de craie mais je pense que les pompiers sont si habiles... Je continue mon chemin, me risque jusqu'au coin, passe la tête avec précaution, ne vois pas la voiture rouge

attendue mais seulement un homme en veste de cuir noir qui me sourit.

Nuit du 23 au 24 juin 1994

Un mur très haut, légèrement incliné. Il est d'une matière crayeuse, plein de petites aspérités. Je suis coincée, aplatie contre ce mur, mes orteils crispés sur l'une de ces petites aspérités, mes mains agrippées à d'autres, en proie à un affreux vertige. Un homme me crie d'en bas: «Surtout, ne bougez pas. Je reviens dans un moment et je veux vous retrouver au même endroit, sans cela il vous en cuira!» Je suis à environ six mètres du sommet. Il passe beaucoup de monde au dessus de moi, mais c'est étrange, je les vois en bas-reliefs: c'est comme si c'était un mur qui se déplaçait. Pourtant, n'en pouvant plus, je hèle quelqu'un qui m'encourage à monter, prêt à m'aider quand je serai à sa portée. Je monte, il m'aide et je cours le plus vite possible pour échapper à cet homme qui me menace. J'arrive, je ne sais comment, dans une très vaste pièce vide où à peu près. Les vitres placées haut courent le long de la salle; elles sont assez sales. Gilbert regarde à la fenêtre. Je lui dit «Surtout ne te montre pas, surtout qu'il ne me voie pas!» J'étais persuadée qu'il m'avait suivi et j'en tremblais de peur.

Nuit du 5 juillet 1994, Fort-de-France

La fin du monde.

La terre s'ouvrait avec un bruit terrifiant, formant des crevasses gigantesques, noires de lave.

J'assistais au spectacle, me demandant quand et comment nous serions engloutis. Mais c'était pour moi un spectacle. Je n'y participais pas vraiment et n'avais pas peur.

Puis, ce n'était peut-être pas encore le moment. La terre s'est refermée.

Nuit du 20 au 21 juillet 1994

Une très grande pièce moche, grise avec une baignoire au milieu, en zinc. Une partie de la famille était présente. Je prenais un bain. Boubat était là, très excité. Il me demande si je me sentais inspirée lors de ma prise de vue pour les portraits de Frédérique et si je ressentais encore cette inspiration dans mon bain, car si c'était le cas, il voudrait se baigner après moi, dans la même eau.

Nuit du 25 au 26 juillet 1994

Mon oncle Jules Loeb et moi étions en grande discussion à propos du concours de fin d'année. Nous étions tous deux à l'âge de cette époque où j'étais dans sa classe. Chacun était dans un cadre rond et ce cadre tournait comme un ventilateur et donc, nos regards se croisaient à un rythme régulier. Il était dans ses bons jours, assez réceptif. J'essayais de lui faire comprendre que, pour moi, jouer en public était un tel supplice que je ne voulais pas participer au concours. Et nous tournions, tournions toujours dans nos cadres qui flottaient dans l'air.

Nuit du 29 juillet 1994

J'ai pensé, cette nuit-là, que la somme de mes rêves se résume en deux colonnes d'environ 1,20 m. de haut, 40 cm. de diamètre. La première pourrait être signée César. Elle ressemble en effet à ses compressions, en plus ajourée. La deuxième, située à un mètre de distance, est compacte et paraît donc plus noire.

Nuit du 5 août 1994

Un monsieur très charmant veut me montrer la maison qu'il s'est fait construire à mi-hauteur d'une petite colline. Il m'y amène dans sa voiture. La maison est construite en pierres de lave, donc noire, vraiment noire; elle est grande et belle. Le toit est couvert en épaisses ardoises. Nous entrons: les mêmes pierres de lave couvrent les murs. Je suis surprise par la petite taille des pièces. Il m'explique que sa femme et lui préfèrent dormir dans des lits séparés. Je trouve que leur chambre est trop petite pour recevoir deux lits, mais ils sont bien là, placés bout à bout et occupant tout le mur. Les pièces se suivent et se ressemblent. Dans l'une d'elles, un peu plus vaste, un lit plus large est placé dos au mur. La femme de mon ami s'y repose, la tête sur deux oreillers de couleur sombre; la pièce est légèrement éclairée par une fenêtre que je n'aperçois pas. Cette femme me dit comme cette maison lui convient et comme elle y est heureuse.

Nous continuons la visite et je crois m'apercevoir que les pièces sont de plus en plus grandes. La dernière, très peu meublée, comme les autres du reste, et également de meubles noirs, est rectangulaire et assez grande. Une porte-fenêtre donne sur l'escalier qui dévale la colline jusqu'à une plage. L'escalier est assez large mais très irrégulier et peu confortable: les marches sont tantôt larges, tantôt si étroites qu'on les voit à peine. J'oubliais de dire que cet escalier est taillé dans des débris de pierres de lave. J'hésite avant de descendre et préfère me réveiller.

Nuit du 25 août 1994

En vélo dans Paris, un Paris vide et morne, comme pendant la guerre. Je suis encore jeune et très à l'aise. Je viens de traverser la Seine quand Gilbert surgit en vélo et se met à mes côtés. Je veux tourner à droite mais j'ai quand même besoin de voir ce qui vient de ma gauche. Je dis à Gilbert qu'il m'en empêche; il

ne comprend pas et se colle contre moi. Je suis entraînée, fais une fausse manœuvre et m'arrête en freinant de toutes mes forces, juste au bord d'une boutique genre brocante ou même bimbeloterie. La dame, vêtue d'un corsage noir à jabot, très 1925 et jupe longue, certain âge, cheveux frisottés, m'accueille avec gentillesse. Elle dit que nous avons eu de la chance toutes les deux. La boutique est archi-pleine d'objets que je ne saurais pas décrire. Je me souviens d'un très grand abat-jour beige bordé d'un galon doré, très ordinaire, qui prenait presque tout l'espace. Je me croyais rue des Saints-Pères, but de ma traversée de Paris. Je ne sais pourquoi, Gilbert n'était plus avec moi.

Nuit du 2 septembre 1994

Une salle d'attente peu éclairée. Nous sommes trois, très proches les uns des autres: il y a moi, une jeune femme qui, dans mon esprit, est Cécile L. Tantôt elle lui ressemble vraiment, tantôt pas du tout. Dans l'ombre, un homme, assis par terre, les jambes repliées, genoux touchant son menton proéminent, visage rayonnant. Puis, je vois Cécile, qui est toujours près de moi, se dédoubler et sortir d'une porte en face de nous, reconduite par un homme grand, jovial, d'une grande distinction. Elle a l'air ravi. L'homme c'est le président de la République. Entre parenthèses, on voudrait bien voir cette tête à la télévision! Là tout se mélange, dans le temps et dans la vision. Cécile raconte son entretien, long d'une bonne demi-heure avec ce grand monsieur si simple, sachant écouter, dialoguant volontiers. Cécile raconte comment ils ont parlé Art et Littérature, comme il l'a écoutée parler de sa vie personnelle, avec compréhension et grande bonté. Elle se disait comblée et honorée. Elle était rayonnante. Ils restaient sur le pas de la porte, se souriant. Mais en même temps elle était de nouveau assise près de moi, discutant avec Pierre E., lui racontant sa conversation avec le président. Ce dédoublement

de personnage ne me troublait nullement. C'était mon tour maintenant; le président m'attendait tout souriant. Pierre me disait «courage Denise, tout se passera bien si tu surmontes ton trac», il était encourageant, tonique, bienveillant, comme toujours. Je me levais, me concentrant sur un seul sujet. Je voulais demander au président s'il avait le pouvoir de faire guérir Pierre au plus vite.

Nuit du 9 septembre 1994

Je tiens dans mes mains un bâton un peu épais. Quelqu'un dit: «Où as-tu trouvé cette chose? Robert Doisneau qui est légèrement en retrait dit «Ce n'est pas une chose: c'est un objet». Je dis alors «Un sculpteur pourrait en faire une œuvre d'art».

Nuit du 16 septembre 1994

En haut d'une dune de sable clair: quelques touffes d'oyats ci et là. Gilbert est avec moi ainsi que Miriam notre petite fille et un couple que je ne qualifierais pas d'amis mais plutôt de connaissances. Je m'extasie sur le paysage. Nous dominons la mer et une énorme étendue de plage très blanche, sillonnée de filets d'eau. Il fait beau et chaud, mais curieusement, le ciel et la mer sont presque blancs et on distingue à peine l'horizon entre mer et ciel. Je décide d'aller me baigner. Je n'ai pas de maillot de bain mais tant pis! L'occasion est trop belle. Je demande à notre compagnon de me garder ma montre; il est d'accord mais sa femme trouve que c'est trop de responsabilité. Il me sourit et la met dans la poche mouchoir de son veston. Je m'apprête à grimper une bosse dans la dune quand je me ravise. De ce côté la mer est moins propre; des troupeaux de taureaux s'y baignent. Des taureaux il y en a maintenant partout. Dans les

dunes et même dans le ciel. Je me dirige donc vers l'ouest. Nous marchons, Gilbert et moi allègrement dans les dunes, pour atteindre la plage, et, subitement, sans savoir comment, nous voici dans une immense salle en pierre blanches apparentes. La lumière est stupéfiante de limpidité et de douceur. La forme de ce théâtre: un dôme construit tout d'un jet, sans le soutien de colonnes. Tout le côté face est rempli de monde. Comment sont-ils assis tous ces gens? Gilbert me dit «Mais comme nous mêmes, sur des aspérités, de petits rebords invisibles» et nous tenons. Le miracle nous paraît naturel dans cet espace surnaturel.

Même nuit

Je marche sur les quais rive droite, longeant le Louvre. Ma sœur me propose de la rejoindre dans un très bon restaurant sur ce même trottoir. «Tu le reconnaîtras à ses belles fenêtres en verre gravé». Elle me quitte. Je marche et je crois reconnaître ce restaurant d'après sa description. Mais je me trompe et, ne pensant plus à ma sœur, je m'installe et je déjeune, médiocrement du reste. Je repars et, que vois-je? Plongeant d'un toit avec une élégance étonnante, un petit cheval presque noir; il plonge en direction de la Seine. Brave petit cheval, me dis-je et je continue mon chemin.

Même nuit

Je me promène avec ma mère. Je lui propose de lui porter son sac en plastique noir. Mais qu'as-tu donc dans ce sac lui demandai-je? Un homard me répondit-elle, vivant, oui vivant. J'en avais très peur; il gigotait et ses pinces commençaient à percer le sac. Nous arrivons à la maison. Mes enfants sont très excités et ils imaginent un jeu: «Maman, tu vas faire une course avec le homard». Sur une table longue ils mettent une nappe blanche.

Ils me demandent de me mettre à un bout, le homard un peu en avant. Le homard doit courrir et moi le rattraper. Je supplie: «ne le mettez pas trop près, si jamais il se retournait». J'étais donc sur la table à quatre pattes, réduite à la taille d'un chat et les enfants donnent le signal du départ.

Nuit du 4 décembre 1994

C'est là que vous allez tourner votre film? Dans ce décor auquel j'ai tant de fois rêvé. M'y voici donc dans ces ruines moyennageuses. Ici, la pierre est restée blanche. L'espace est grandiose. Les plafonds n'existent plus mais les murs sont peu endommagés. J'admire les fenêtres hautes et étroites que j'ai toujours tant aimées dans mes rêves. Ce bâtiment se compose de deux immenses pièces et je ne m'étonne pas de voir ce mur percé de fenêtres qui les séparent. Je suis si heureuse de me trouver là autrement qu'en rêve. Le jeune cinéaste me dit qu'ils ne sont là que pour peu de temps mais que leur film se fera ailleurs. Son coéquipier a son bureau là haut, dans une pièce transparente, accrochée dans le mur de séparation. Comment peut-on y accéder? C'est une énigme et pourtant m'y voici. Le gars est assis à un bureau de verre, poussiéreux. De la poussière il y en a partout, notamment sur un grand plastique qui couvre une grosse caméra posée sur un solide pied.

Nuit du 6 décembre 1994

La mer est trop belle; il faut que je m'y baigne. D'autant qu'elle est à mes pieds, houleuse, grise mais tentante. Je cours me mettre en tenue. Lorsque je reviens, elle s'est retirée. En fait on n'avait pied que sur un mètre environ et le terrain se creusait brutalement et verticalement sur deux mètres de profondeur. Aurais-je le courage de plonger ou de sauter? Mais après,

comment remonter? D'autant que maintenant ce n'est plus une falaise mais un mur qu'il faudrait franchir: un mur de briques roses. Je regarde s'il y aurait espaces ou aspérités pour s'agripper. Non, décidément je n'aurai jamais assez d'audace. Peut-être qu'un peu plus loin, la plage permettrait d'accéder enfin à la mer. Mais, pas de plage en vue. La mer ne s'étend que sur une petite distance; après il n'y a plus qu'une lande désertique. Quelle drôle d'histoire. Du encore jamais vu.

Nuit du 7 janvier 1995

Dans une grande salle (salle d'audience de tribunal?) je suis appuyée à une balustrade. Un homme se précipite m'abritant, me cachant sous une grande cape noire. Une femme opulente entre d'un pas décidé. Je sais qu'elle est de la gestapo et qu'elle ne me veut pas de bien. Elle passe sans me voir; alors je sors la tête. Juste à ce moment, elle se retourne et se précipite sur moi. Alors je lui crie à la figure: «Vous êtes une salope, une ordure! Qu'avais-je fait pour subir votre méchanceté? Je suis musicienne, j'ai fait le Conservatoire à Paris dans la classe de mon oncle et maître». Du coup elle change d'expression et d'attitude et dit «Excusez-moi, je ne savais pas».

Nuit du 28 janvier 1995

On m'apporte un tableau peint par Mia; il faut que je donne mon avis. Le tableau, très coloré, subit un étrange ajout: une carriole à toit bombé, dans les mêmes couleurs vives. Je ne puis être d'accord. Quelle drôle d'idée, dis-je. Roland et Antoine me pressent de me déterminer. Regarde me disent-ils, en se penchant sur le tableau et sur moi, comme c'est bien peint. Roland met son doigt sur une touche rouge, épaisse. Elle emploie la couleur pure, c'est beau. Heureusement la carriole a

disparu et je contemple le tableau qui me fait penser aux anciens Riopelle: bravo ma petite fille!

Nuit du 3 février 1995

Nous sommes à table. Ma mère sert des crevettes. Chacun tend son assiette. Je suis la dernière, il n'y en a plus pour moi. Dépitée, je quitte la table. Puis nous partons nous promener à la tombée de la nuit dans les rues vides et mornes. Gilbert est avec nous maintenant, ma mère non. Tout à coup, un instinct me pousse à traverser et, que vois-je? Un petit sous-marin noir, sortant d'un garage, plongeant dans un bassin; l'eau est de couleur bronze. Le sous-marin s'enfonce. J'appelle Gilbert; il ne comprend pas l'urgence de mon appel et arrive trop tard. Mais nous nous posons des questions sur le cheminement de l'engin. D'abord qu'y-a-t-il au delà du bassin, un canal qui mènerait à la mer? Je me croyais pourtant à Paris.

Nuit du 5 février 1995

Je suis à nouveau au volant de ma voiture sans freins; je brûle ainsi quelques feux rouges. Je me sens toute déréglée et fais quelques dangereux slaloms. Deux flics me repèrent et m'arrêtent; je demande que l'un d'eux prenne le volant pour mieux comprendre la situation particulière dans laquelle je me trouve. Il est d'accord mais me dit qu'il est obligé de m'emmener au commissariat. Nous arrivons et là, une femme très aimable me dit: «C'est au premier étage». Mais quel étage! Il en fait bien quatre ou cinq. L'escalier a une courbe d'une élégance merveilleuse. Les murs sont recouverts d'un tissu rose et de roses noyées dans un dessin subtil. Prenez votre temps, me dit la dame.

Nous débouchons sur une vaste pièce. Le commissaire de police est assis au fond, à son bureau. Une femme en robe noire et tablier blanc passe des petits fours.

Nuit du 7 février 1995

Regardez ce que vous avez fait, me dit, d'un ton de reproche, une dame que j'avais rencontrée hier dans un petit restaurant. Son mari était un élève de Gilbert à Dieulefit où nous étions réfugiés pendant la guerre. Il était présent mais ne participait pas à la fureur de sa femme. Celle-ci me montrait, enveloppés dans un linge mouillé, deux exemplaires de *Ronde de nuits* (le petit livre sur mes carnets de rêves). Ils étaient très abîmés, comme fondus. Je me défendais maladroitement. Le mari intervint alors, disant «Laissons ces querelles et allons nous promener». Nous partons avec Gilbert. Arrivés dans un endroit bien dégagé, près d'un pont, il y avait un monde inhabituel. Un groupe très important, immobile, dans l'attente de je ne sais quoi. Je montrais à Gilbert d'étranges nuages bordés, frangés d'une bande de couleur noir fumé. Je pensais que cela n'était pas normal et qu'un danger nous menaçait. D'autant, qu'au loin, nous voyions des explosions de nuages blancs. Je m'écriais: «C'est la guerre atomique. Partons d'ici au plus vite! Allons chercher la voiture et éloignons-nous de cet endroit maudit».

Nuit du 29 février 1995

Le jardin aux Montjets. Une petite fille couverte d'une toile cirée à carreaux rouges et blancs. Le déjeuner cuit sur un réchaud à Butane. Une jeune personne m'aide à le préparer. J'appelle G. qui s'occupe à débroussailler l'herbe déjà haute et sèche. Il est enfoui dedans, coupant avec une petite serpe. Je m'énerve d'autant plus qu'il porte son beau manteau en poil de chameau. «Tu arrives, le déjeuner va refroidir». G. continue son travail comme s'il n'avait pas entendu. Mais qu'y faire, il est comme cela. On réchauffera quand il se décidera. Je me dirige vers le fond du jardin. Tiens, le persil commence à pousser!

Une grande femme maigre pique-nique avec sa fillette. Je m'étonne un peu. Elle s'excuse et me demande si je pourrais lui prêter la maison pour le premier Janvier. Elle aimerait y faire une fête. Je lui propose la grange; nous y allons ensemble. L'espace est très grand en longueur; les murs sont en pierres foncées, le sol en terre battue. Je lui fais visiter la maison. Elle est tout à fait moyenâgeuse. Nous passons par la cave et, en montant, non pas un escalier mais une pente, à un tournant, j'aperçois, gravés dans le sol brun, un profil romain, puis un autre. J'appelle G. pour lui montrer ma découverte, mais il est trop occupé avec des entrepreneurs. Il est en train de leur raconter que la maison avait été construite pour Victor Hugo. «Mais tu es fou m'écriai-je! Viens plutôt voir les vestiges romains!»

Puis G. dit aux entrepreneurs: «Voyez-vous, ce que je désire, c'est faire de cette maison une maison anti-photographique».

Denise Colomb

Denise Colomb, dont l'œuvre photographique est bien connue, et dont nous avons publié quelques Flaques dans la deuxième livraison de Pleine Marge, décembre 1985, a récemment entrepris d'écrire ses rêves. Les éditions Fata Morgana en ont publié un recueil en 1994. Ceux que nous présentons sont inédits.